

Josée Lapeyrère

La quinze chevaux

cela commence avec le trait noir

noir de corbeau bleu saumon
puis noir noir de fumée.

là tout
en haut du chemin debout
sur l'herbe verte suivie
par des canards bleus rouges

la femme en robe noire

regarde ouvrant les blés montant
vers elle la voiture qui
brille

détachant sa figure ces chemins d'
air les mots qui tournent pour
la faire exister

le trait noir où

s'écrase une image noirs
morceaux de couleur quelques
lettres respirent encore

puis se défont la phrase
est détressée

rien nulle chose
encore là vient la femme
en noir qui se détourne monte
vers la maison suivie d'
une troupe de geais et
de poules faisanes

déchirés les mots vont
pour la retenir pour qu'
elle ne cesse de regarder ce
qui lui arrive la voiture
qui la tient contre
l'herbe verte

et qui la trace

mais elle ne veut plus
savoir son corps bleui par
l'air disparaît entre les
haies

la femme toute en
noir revient

forme verte contre
le vert morceau d'herbe
découpé mal collé (une salade
dans la luzerne)

elle va s'
agrandissant occupe tout
l'espace elle ramasse
quelque chose qu'on ne voit
pas dans l'herbe le couteau
ou le fruit ou la lettre tombée
de sa poche ou rien qui
l'a fait revenir

maintenant il n'y a
plus besoin de penser
aux fenêtres il y a
ce qui n'est pas
dit qui tombe autour
dessine écarte retient
la course et la retourne
encore

elle insiste
elle s'assied
dans l'herbe défie ce
qui la regarde la voiture
montant vers elle et qui
la fait centrale

pourquoi ne cessez-vous de
venir et me retenir contre
cette herbe clouée par
la lumière de vos phares
en plein jour ?

quand vous n'étiez pas
là je ne connaissais pas
mes gestes maintenant
mon corps se désempare
je sens les angles
les courbes qui le lient
ce que je trace dans l'air

qu'est-ce qui me tient
m'enlace à vous
qui ne cessez de venir
dans cette voiture
qui luit ?
toute dorée

la voiture c'est un miroir
éclaboussé par les blés qu'
elle déplace jusqu'à l'herbe
là-haut où

la femme est assise
prise dedans le vert

on ne voit plus sa tête
mais seulement oscillants
la crête des coqs et quelques
becs de canards jaunes
(tilleul plus rose prussien)

le bruit du moteur soudain
l'entoure elle se dresse
chavire s'appuie sur le tracé
du chemin où la voiture noyée
se démêle des blés

allongée
dans l'herbe elle
laisse les bruits venir elle

découpe avec du
bleu les feuilles vertes dans

la voiture qui brille il
y a peut-être un homme ou
deux non pas deux avec un
chapeau et des lunettes noires
et des fusils pas de femme
ou presque une autre

les liens
ne sont pas décidés tournent
sans se nouer
ils attendent
ce qui leur arrive

eux
qui tiennent par un lien d'
air la femme et l'homme à
la voiture comment les faire
venir encore ? jusqu'à ce que
leur absence n'enferme plus
nos pas

suivis tirés par les
mots nouant arrondies les
phrases il nous faut recenser
encore les liens remonter
encore le chemin entre les blés
et le descendre emportés par
le moteur qui bruisse

se croisent ce qui nous
entraîne et nous fait
revenir là les temps
se superposent les boucles
se courbent en se nouant

mais
ils s'éloignent tous deux
déjà je les aperçois à
peine légers signes noir
et doré sur les blés déjà
ils se font trace marquant
la source le lieu
des larmes

elle revient
vers la maison elle est noire
contre le noir seul un geste
la distingue puis tout est
sombre et déserté

il continue de suivre la route
courbe bruits du moteur reflets
dorés découpent le chemin
je le perds de vue je vois
seulement les blés la route
qui défilent sous des phares
ayant perdu leur voiture

leurs corps s'étaient presque
défaits dans le paysage et
voici qu'ils reviennent
dans la nuit qui avance

elle s'endort sur le drap
gardée par le bruit du
moteur qui ne cesse de di-
viser son rêve parfois
cela s'arrête elle ouvre
les yeux sur le noir alors
plein

il a les mains gantées sur
le volant les phares ne cessent
d'ouvrir des segments lumineux
à la route bordée par les blés
sombres où se jettent les chats
affolés il s'arrête éteint
les phares descend de
la voiture les blés désormais
dorés coupent la route noire
à son
réveil les bords
des volets sont dorés

envie de les laisser
fuire les laisser
dormir en travers de
l'après-midi elle sur
l'herbe presque noire lui
dans la voiture à l'ombre
d'une haie dans un chemin
latéral (entre dossier
et volant les jambes
allongées sur la banquette)
et
regarder

le jeune homme qui court
et tient un pinceau trempé
de couleur verte qui laisse
comme des touffes sur l'herbe
plus claire un homme court
derrière lui il crie
on n'entend ps le bruit de sa voix
on ne les voit plus
ils ont disparu de l'autre côté
de la maison le chat dans
l'herbe dort près du cadavre
d'une souris beige que l'enfant
va enterrer au milieu des rosiers
traçant la tombe ovale avec
des cailloux blancs

Josée Lapeyrère : analyste (collaboratrice du *Discours psychanalytique*), poète, fondatrice de la revue « Le temps des loups » ; a publié dans les *Cahiers de Poésie* (R.R.F.) et *Poésie*.

Ces poèmes forment le début d'un recueil à paraître « *La quinze chevaux* ».